

Le grand Louis

Autor(en): **Ruchonnet, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 46

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203777>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Le grand Louis.

On inaugure aujourd'hui, place de la Madelaine, à Lausanne, la statue de Louis Ruchonnet, œuvre du sculpteur Lanz. Des orateurs rappelleront à cette occasion les qualités de celui que ses concitoyens appelaient familièrement le grand Louis et qui méritait ce nom autant par l'envergure de son esprit que par sa stature. Qu'il nous soit permis de montrer par quelques anecdotes ce que fut l'homme et combien son cœur correspondait à sa haute intelligence ?

AU FEU !

Louis Ruchonnet assistait très régulièrement aux séances de la société d'étudiants Helvétia, dont le local se trouvait alors à la Placette, derrière l'Eglise de Saint-Laurent. Un jour, c'était en 1862, comme il parlait dans une de ces réunions, la tenancière du restaurant vint dire qu'on sonnait au feu du côté de St-Sulpice ou de Denges. Aussitôt l'orateur d'interrompre son discours en disant : « Chers amis, il brûle, je suis chef de la pompe de St-Laurent. Bonsoir ! » Et il partit comme un éclair. Les Helvétiens le suivirent sans pouvoir le rattraper ; ses jambes pleines de feu, si l'on peut s'exprimer ainsi, allaient aussi vite qu'une locomotive.

C'était à Ecublens qu'il brûlait. Le pasteur de la paroisse, M. Redard, écrivait à ce sujet à l'un de ses amis : « Je me souviens qu'il y a une quinzaine d'années, lors d'un incendie dans ma paroisse, à 2 heures du matin, le premier arrivant de Lausanne fut M. Louis Ruchonnet ; il était tout en nage, car il avait couru de Lausanne jusqu'ici. Il s'agissait de la maison d'un

*) Nous empruntons le cliché et ces anecdotes, en grande, partie à la *Biographie de Louis Ruchonnet* publiée par M. C. Cornaz-Vulliet, chez Corbaz & Cie, où cet ouvrage, dont il reste encore quelques exemplaires, est en vente au prix réduit de fr. 3. (Nombreuses illustrations ; 728 pages de texte).

pauvre, et ce qu'il fit en cette nuit et après est profondément touchant de dévouement et de désintéressement. »

LE VIEUX CHEVAL DES SALTIMBANQUES.

C'était à Echallens. Louis Ruchonnet était venu plaider une cause et se trouvait sous les marronniers du Château, en compagnie des membres du Tribunal. En ce moment un pauvre vieux cheval essayait vainement de monter sur la place une voiture de saltimbanques. Ni cris, ni coups n'y faisaient : la machine ne bougeait pas. Ce que voyant, l'éminent avocat : « Voyons, messieurs, dit-il en se tournant vers les juges ébahis : un coup d'épaule pour cette pauvre bête ! » Et, joignant l'action à la parole, le voilà s'arc-boutant contre la carriole, sans souci de son frac, dont les pans traînaient dans la poussière. Le Tribunal au grand complet suit le mouvement, si bien qu'en un instant la pesante machine est hissée sur la terrasse.

Le pauvre saltimbanque, tout confus et ne sachant comment s'y prendre pour remercier une si digne compagnie, finit par inviter tout le monde à sa première du soir.

— J'y serai, dit en riant Ruchonnet, à condition que je gagne mon procès.

LE PARE-BALLES.

Lors du Tir cantonal de Lausanne, en 1868, des plaintes parvinrent au comité au sujet du pare-balles, qui n'arrêtait pas complètement les projectiles et mettait ainsi en danger les habitations situées sur leur trajectoire. Quelques membres du comité, voulant en avoir le cœur net, se rendirent sur les lieux pendant la durée du tir. Ils entendirent les balles siffler au-dessus de leurs têtes, ce qui provoqua chez eux un malaise assez naturel. Mais Ruchonnet calma leurs inquiétudes par ses mots, tombés simplement de ses lèvres : « Nous avons garanti le pare-balles, donc nous n'avons pas le droit d'avoir peur ! »

AUX BAINS D'HEUSTRICH.

Louis Ruchonnet, déjà souffrant, faisait une cure aux bains d'Heustrich. Selon son habitude, il songeait moins à ses maux qu'à ceux d'autrui. Quelqu'un était-il délaissé, vite il allait lui tenir compagnie ; aussi jeunes et vieux, pauvres et riches, tout le monde l'adorait. Comme il y avait là une demoiselle soignée avec sollicitude un parent âgé, il disait : « Je souhaiterais à cette brave jeune fille qu'un aérolithe lui tombât du ciel sous la forme d'un bon mari ! »

Un de ces enfants dont le poète Guiraud a dit en termes émus le triste sort, était venu dans ces parages en même temps qu'un photographe, et il fut décidé de faire photographier aussi le jeune garçon. Un baigneur ayant dit à celui-ci : « En attendant que ton tour vienne, couche-toi sur l'herbe ». Ruchonnet saisit sa chaise pour l'offrir au petit Savoyard en lui disant : « L'herbe est mouillée... tu seras mieux assis au sec. »

LE CORNET DE BONBONS.

Un mécanicien de l'ancien Jura-Simplon, M. Jules Mayor, écrivait à M. Cornaz-Vulliet :

« Lors de l'ensevelissement de Mlle S., décédée à Echallens, dans notre maison, en mars 1864, M. Ruchonnet s'était rendu dans la petite capitale du Gros-de-Vaud, afin de rendre les derniers honneurs à une vieille amie de sa famille. J'étais alors un gamin de treize ans. On m'avait chargé de porter le tabouret sur lequel les porteurs placent le cercueil pour se reposer un instant. Au retour du cimetière, personne ne faisait attention à un petit garçon comme moi. Tout à coup, un grand monsieur a quitté les adultes pour venir à moi et m'a remis la première pièce d'un franc que j'ai possédée, en me disant : « Mon petit ami, montre-moi une confiserie », puis il alla me chercher un cornet de bonbons... Je me suis toujours souvenu de cet homme, la plus parfaite image d'une immense bonté.

LE PIED DÉMIS.

Un jour, Louis Ruchonnet glissa du trottoir du Grand-Pont et se démit le pied. Il fit appeler le docteur P..., l'un de ses amis : « Quinze jours d'immobilité, mon cher, lui dit ce dernier après avoir examiné le membre malade, quinze jours, tout au plus trois semaines, et vous serez hors d'affaire ». Les trois semaines se passent, et Ruchonnet n'était toujours pas guéri. Alors, s'impatientant de ne pouvoir marcher, il pria le chirurgien R..., décédé depuis bien des années, ainsi que le médecin P..., de venir le voir à son tour, en présence de son confrère. Les deux hommes de l'art se détestaient cordialement, paraît-il ; ils avaient d'ailleurs sur la politique et sur d'autres choses des idées tout opposées ; mais, durant la consultation, ils se firent aussi bon visage que possible. Louis Ruchonnet ayant fait apporter une bouteille de Villeneuve, remplit les verres et trinquant avec les deux médecins, leur dit : « Vous allez me faire la joie de vous réconcilier sur ma jambe ! » La glace fut brisée, R. et P. ne purent s'empêcher de rire et, comme ils étaient tous deux des hommes d'esprit, ils s'entretenirent le plus aimablement du monde et firent passer une heure très agréable à leur malade. Mais, ajoutait Ruchonnet en contant cette anecdote, quand ils sortirent de chez moi, je les vis s'éloigner chacun de leur côté, après s'être tiré froidement un grand coup de chapeau.

EN MATIÈRE DE MARIAGE.

Une dame avait obtenu son divorce le plus honorablement du monde, grâce aux efforts de Louis Ruchonnet, son avocat. Au sortir du tribunal, elle se précipite sur lui en lui serrant les mains avec effusion : « Ah ! monsieur, combien je vous remercie, me voilà enfin libre ! Croyez que cette épreuve me servira de leçon. Je ne me remarierai jamais !

— Madame, fit Ruchonnet avec son fin sourire, en fait de mariage, il ne faut jamais dire : jamais.

Une année plus tard, il recevait de sa cliente un faire-part lui annonçant qu'elle reconvoit.

Une légende. — Mme Raffut à son mari :

— Est-ce vrai, Etienne, que les gens mariés vivent plus longtemps que les célibataires ?

— Ah ! ouah ! ils trouvent seulement le temps plus long.

Une vie sans mesure. — Deux consommateurs se plaignent à un cafetier qu'il manque une goutte au demi-litre de nouveau qu'ils ont demandé.

— Regardez voir, monsieur, le vin ne va pas seulement jusqu'à la marque.

— C'est vrai. Je vous demande pardon. Mais voyez-vous ce nouveau est si violent qu'il fait monter la marque.

A vous, maintenant, M. Lugeon.

VENDREDI dernier — pas hier ; il y a une semaine — nous recevions de Gryon le télégramme que voici :

« Rédaction *Conteur Vaudois*,

» Lausanne

» Commencé hier descente du bloc Juste Olivier. Arriverons demain village. Montez. »
(Signé) *Amiguet*.

Comme nous ne pouvions malheureusement monter — ce n'est pas que le désir nous en manquât, oh non ! — nous nous sommes associés en pensée à la joie de nos amis de Gryon et y avons été aussi de notre télégramme :

« Amiguet, député, Gryon,

» Bonne fête ! Vive Olivier ! Vive Gryon ! »

Conteur.

Ah ! ce fut une bien belle fête ! Oh ! fête de famille, tout intime. Mais personne n'y manquait. Comme dans les « Noces de Jeannette » :

Tout le village était là.

C'est « en Solalex » que les hommes forts de Gryon — il ne resta presque que des femmes et des enfants au village — sont allés chercher le bloc, dont quelques jours auparavant une délégation du Comité de l'Association Olivier avait ratifié le choix.

Tout le monde s'attela à la tâche. Lorsqu'on arriva à quelque distance du village, on trouva la musique, le sexe charmant et les enfants qui attendaient. Cris de joie ; acclamations des deux parts. Puis, en avant la musique, et le joyeux cortège se mit en marche.

Près du grand bassin, à côté de l'église, un espace est clos par des mâts que relie des guirlandes de petits drapeaux multicolores. C'est là. Le bloc est installé au beau milieu. Un grand silence se fait. M. le député Amiguet-Massard, membre du Comité, exprime en quelques mots la joie de tous. La fanfare exécute encore un morceau. On chante la « Taveyenne ». Puis on se sépare jusqu'au jour de l'inauguration.

Et maintenant, M. Lugeon, à l'œuvre. Vous savez qu'il s'agit d'inaugurer le monument l'an prochain, la veille de la mi-été de Taveyenne.

« Pour ce jour-là, nous disait M. le syndic de Gryon, on prépare de bien belles fêtes. On mettra les petits plats dans les grands ! »

— Je vous crois, M. le syndic, je vous crois. A l'an prochain !

✱

Et, puisque nous parlons de Juste Olivier, voici à son sujet quelques lignes adressées à l'*Educateur* par M. le pasteur Renaud, à Morrens.

Vieux souvenirs.

« Bien des personnes encore vivantes ont connu Juste Olivier. Taille un peu plus que

moyenne, large d'épaules, il était le fils de son père par le caractère. Il tenait de sa mère cette figure aux traits fins et réguliers, cette mélancolie que reflétait toute sa personne, cette distinction qui frappait de prime abord. Dans l'intimité, il causait plutôt qu'il ne contait, et pourtant que d'anecdotes charmantes nous avons entendues de lui !

» C'était en 1841. Il descendait à Cully, à propos de l'obélisque de Davel, dont il avait composé les quatre vers, quand il rencontra, à l'entrée de la petite ville, un groupe de garçons qui chantaient : *Il est, amis, une terre sacrée*. — Ce n'est pas ainsi qu'on doit chanter ce chant, leur dit-il en les abordant. — On le sait aussi bien que vous, lui répond le plus alluré de la bande. — Tu crois ? et sais-tu qui l'a composé ? — Non. — Eh bien ! c'est moi, et voilà comment on doit le chanter.

» Comme pour chacun, on pourrait juger Juste Olivier par ses amis. Il venait quelquefois à Givrins avec son intime, le peintre Gleyre, qu'il tenait en très grande estime.

» Il racontait que le tableau de *La Bataille du Léman* achevé, Napoléon III fit demander à Gleyre de le lui céder au prix qu'il fixerait. — Non, répondit le peintre avec un noble et patriotique désintéressement, il est pour le Musée de Lausanne. — Donnez-nous au moins une copie, lui insinua-t-on. — Un peintre qui se respecte ne copie pas ses tableaux.

» Olivier racontait cela avec admiration.

» On avait invité les notabilités de la colonie suisse à une soirée aux Tuileries. Gleyre refusa, dit Olivier, et retourna l'invitation en disant : « Les républicains ne vont pas chez les rois ». Olivier et sa fille s'y rendirent et, racontait-il, l'empereur l'aborda et l'entretint pendant quelques instants, puis il adressa une question à Mlle Olivier, qui se trouvait à côté de son père. « Oui, Monsieur », répondit-elle, oubliant l'étiquette ; cette réponse excita le fou-rire des assistants.

» Mais c'est surtout à ses souvenirs d'adolescence et de jeunesse qu'Olivier aimait à se reporter. Il admirait son grand-père, député au Grand Conseil, qui faisait à pied, au moins une fois par semaine, les quarante kilomètres qui séparent Eysins de la capitale.

» Tel était Juste Olivier : le type du Vaudois par son idéal élevé, sa vie intime et son désintéressement ».

✱

M. Bersier, bibliothécaire cantonal et trésorier de l'Association *Juste Olivier*, reçoit toujours les inscriptions. Il n'en coûte que 2 francs par an.

Y s'y connaît. — La place d'équarrisseur de la commune de M^{...} était vacante.

Une brave femme vient présenter son fils comme postulant. Elle insiste beaucoup auprès du Syndic pour que celui-ci recommande le jeune homme à la Municipalité.

— Voyez-vous, dit-elle, si vous prenez mon fils, ces messieurs seront bien soignés.

Dialogue. — Jules, dors-tu ?

— Et si je ne dormais pas que me voudrais-tu ?

— Prête-moi trois francs.

— Eh bien, je dors.

— Mais tu parles ?

— Ah ! c'est que je rêve.

Pour la Galerie.

On entend parfois dire de X ou de Y, lesquels s'efforcent à montrer leur savoir, leur faconde, leur habileté, leur torse, etc., etc. : « Oh ! il pose pour la galerie ! » Et cette sorte de comédie perpétuelle se développe, semble-t-il, de jour en jour, parallèlement aux progrès de l'instruction superficielle acquise

dans les revues et à certaines facilités financières qui permettent un luxe de pacotille à bon marché.

M. Untel, par exemple, aime à parler politique, il prévoit l'issue de la révolution russe, il est documenté sur le péril jaune, il a des « tuyaux » quant à l'influence anglaise en Afghanistan, il sait combien durera le ministère Clémenceau, il n'ignore aucun des articles secrets de la Triple alliance et on l'étonnerait énormément si on mettait en doute sa connaissance parfaite de la question balkanique. Ecoutez-le, au café. Il péroré, il affirme, il adjure, il s'échauffe, il prouve, il combat des hypothèses imaginaires et des oppositions illusives. La galerie l'écoute, l'applaudit, l'admire. Il entasse bêtises sur bêtises, stupidités sur stupidités, hérésies sur hérésies, mais il les entasse si bien, si puissamment, avec un air de science si imperturbable et une conviction si réelle, que personne n'ose risquer un démenti, même une minuscule rectification...

Et, maintenant, ôtez-lui la galerie. Prenez-le solitaire, emmenez-le faire un tour sur Montbenon, dirigez la discussion sur le sujet préféré, sur cette merveilleuse politique dont il raffole, interrogez, sondez... Rien, rien, rien. Une vacuité navrante, un gouffre... La galerie absente, X. ne peut plus divaguer. A quoi bon ? Qu'en retirerait-il ? Votre opinion personnelle lui importe peu. Vous ne le glorifierez point, vous ne l'encenserez point, vous ne l'applaudirez point. Tandis que les autres, après la conférence, se disent : « Tout de même, c'est un rude gaillard, un tout malin ».

J'en connais un qui ne joue aux quilles que si le jeu est entouré d'un certain public et s'il se sent plus fort que ses partenaires ; je l'ai même vu amener avec lui quelques bonnes têtes pour assister à ses triomphes et l'en féliciter. J'ajoute qu'il reçoit les compliments d'un air modeste, mais d'une modestie supérieure que l'on peut traduire aisément :

— Laissez donc ! Ce n'est rien. Ah ! si j'avais affaire à de forts joueurs, alors vous verriez quelque chose.

D'ailleurs les compliments ne lui suffisent pas. Il ne se contente point des hommages, il veut la présence de ceux qui les lui rendent. La parole sans les corps n'est rien ; il lui faut les corps ; le calorique dont il vit, dont il s'anime, dont il s'échauffe, dont il se grise, fuit par ses pores, se répand, se disperse, se perd, s'il n'a pas autour de lui l'assemblée, la foule, la galerie. Donnez-lui cette galerie, et vous l'aurez avec tous ses moyens, sa force de corps, sa faconde, sa blague ; privez-le, au contraire, de sa galerie, vous n'obtiendrez plus rien de lui ; vous aurez une intelligence médiocre, une verbosité terne, un être flasque. Il le sent à merveille lui-même, et il le sent mieux que personne : la galerie d'abord, tout ce qu'il vous plaira ensuite.

En somme, c'est un cabotin. N'a-t-on pas vu d'excellents acteurs faire *fiasco* complet devant une salle à moitié vide, oublier leurs rôles, chanter de travers, s'écrouler comme de bons-hommes de neige fondus par le soleil. Ceux-ci je les comprends. L'art de l'acteur doit être soutenu par le public. Les applaudissements l'emballent, il se donne, il se livre. L'homme à galerie, fait de même, mais sans excuse, pour la gloriole et le plaisir de faire admirer sa bêtise grandiloquente et ses appréciations ignares. Il est perpétuellement sur les planches en quête d'un rôle à jouer.

Dans la rue, tout rassemblement l'attire, il y court, il y vole, il s'informe, il s'inquiète, il s'occupe, il joue bruyamment la mouche du coche, il ennuie les gens, il embarrasse, il bouscule, mais il fait tout cela d'une façon si particulièrement autoritaire, avec un air si sûr de soi-même, avec une importance si encombrante que les timides, les modestes, les calmes lui abandonnent le terrain. Sa grande joie, dans ce cas-là, sera